



Philippe Rouyer

Jurassic Park

Les lois de l'attraction

La comparaison avec *Les Dents de la mer*, autre grand succès horrifique de Steven Spielberg, s'avère particulièrement édifiante. Comme l'adaptation du best-seller de Peter Benchley, celle du roman de Michael Crichton¹ joue sur le désir du spectateur de voir ses peurs ancestrales matérialisées sur grand écran et utilise au mieux les effets spéciaux pour confronter un petit groupe à des animaux monstrueux assoiffés de sang humain, dont le gigantisme et l'origine assurent à l'intrigue un caractère surnaturel sans pour autant lui retirer toute vraisemblance. Et si un immense squal blanc frayait au bord de nos plages ? Et si, depuis les derniers progrès de la génétique, cette science qui recrée des espèces disparues ne relevait plus de la fiction ? Les dilemmes économiques soulevés par ces monstres prolongent l'analogie : les paléontologues s'interrogent sur l'opportunité d'ouvrir Jurassic Park au public de la même manière que le chef de la police d'Amity Island se demandait s'il avait le droit d'autoriser l'accès aux plages. Enfin, les petits-enfants de Hammond sont menacés par les dinosaures comme le fils de Brody échappait de peu à la mâchoire du requin.

Or, si *Jurassic Park* ne nous fait pas frissonner comme *Les Dents de la mer*, c'est parce que le réalisateur a cru que l'évolution de l'animatronique et les récents développements de l'image de synthèse le dispensaient des efforts qu'il déployait en 1975 pour magnifier les apparitions de son requin. Il ne s'agit pas de regretter ici l'époque héroïque de Méliès ou de Ray Harryhausen et encore moins d'opposer l'art et la technique comme naguère la forme et le fond. Mais d'une certaine

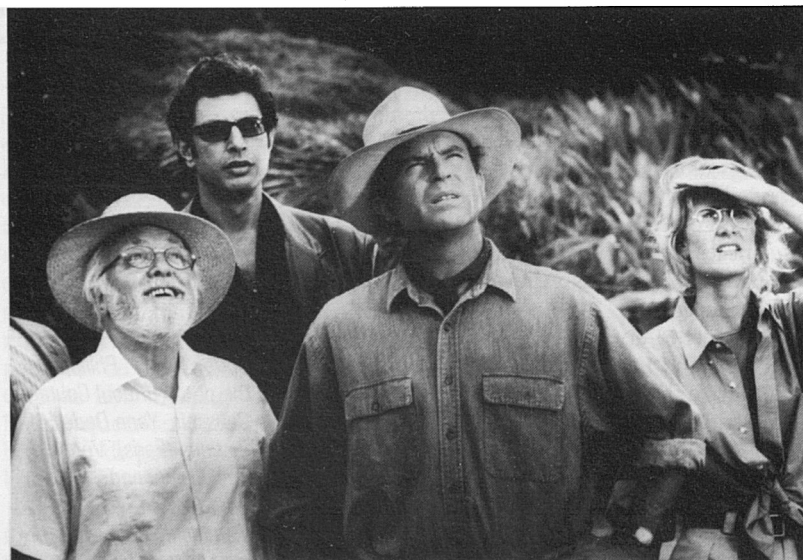
manière, Spielberg, en limitant sa création aux seules prouesses technologiques, a commis la même erreur que John Hammond, le propriétaire de Jurassic Park².

La qualité des effets spéciaux (qui seront sans doute vite dépassés mais qui suffisent pour l'heure à nous ravir) nous feraient d'ailleurs oublier la platitude de la mise en scène si les faiblesses d'un scénario sirupeux ne soulignaient à chaque instant la bâtarde du projet : un film d'horreur qui s'adresse au public le plus large. D'un côté, Spielberg cherche à nous effrayer en lâchant ses monstres carnivores ; de l'autre, il nous rassure en désignant d'emblée le « corpus » des victimes. Car à l'inverse d'autres films de monstres tel *King Kong* (auquel il est fait ouvertement référence via la porte monumentale du parc), le garde-manger est vite circonscrit. Sur la poignée d'invités sélectionnés pour découvrir en avant-première les merveilles de ce parc d'attraction futuriste, on comprend vite que ni les acteurs célèbres ni les enfants ne seront sacrifiés. Qui reste-t-il ? Le bon Noir de service (le seul à s'adonner au vice du tabac), l'avocat évidemment pleutre trahi par ses intestins à l'heure du danger, le méchant informaticien (un obèse cupide prêt à toutes les magouilles pour s'empiffrer), et quelques ouvriers indigènes.

Contre toute attente, la séquence d'ouverture, la seule où les dinosaures sévissent hors champ, est la plus forte. Ensuite, le plus souvent, les bonnes idées du film sont abandonnées à peine esquissées, témoin les ressemblances physiques entre les adultes et les enfants (le couple de paléontologues et les deux petits-enfants de Hammond, le gros gamin idiot du début et le traître) ou

cette blessure infligée au mathématicien cynique que le scénario ne daignera pas exploiter et qui aura pour seul effet la mise à l'écart de Jeff Goldblum, honteusement sous-employé. Ces défauts sont d'autant plus regrettables que Laura Dern et Sam Neill sont remarquables et que deux scènes d'action bien menées (l'attaque des voitures par le grand tyrannosaure, le finale avec les velociraptors) montrent clairement ce que le film aurait pu être si les auteurs s'en étaient donné la peine.

Les cyniques objecteront que ces critiques n'ont pas lieu d'être puisque, plus qu'une œuvre artistique, le film est le catalyseur d'une vaste entreprise commerciale qui a déjà accompli sa mission en remplissant les salles aux Etats-Unis et en amenant la terre entière à consommer du dinosaure sous toutes ses



Rencontre du 3^e type ? Richard Attenborough, Jeff Goldblum, Sam Neill, Laura Dern.



Le grand tyrannosaure en action.

formes. Une scène assurément destinée à rester dans les annales n'exhibe-t-elle pas au détour d'un mouvement de caméra les tee-shirts, tasses et autres produits dérivés estampillés du logo *Jurassic Park* ? La fiction de ce centre de loisirs ne deviendra-t-elle pas prochainement l'attraction phare d'un parc bien réel ? On attendait de Spielberg (malgré *Always* et *Hook*) autre chose qu'une juteuse mise en abyme. Son postulat fantasmagique et la qualité de ses images renvoient aux oubliettes les précédentes reconstitutions cinématographiques de l'ère pré-historique, mais sa rencontre du troisième type avec les dinosaures ne nous laissera guère plus de souvenirs qu'un bref passage dans le train fantôme.

Ph. R.

1. Publié en français l'année dernière chez Robert Laffont.

2. Vieillard cupide et égoïste dans le livre, Hammond est présenté dans le film comme un doux dingue cherchant à matérialiser ses rêves d'enfant. Cette évidente parenté avec Spielberg explique peut-être qu'à l'écran le personnage échappe, dans un finale étonnamment *soft*, au sort logique que lui réservait Crichton dans son roman.

JURASSIC PARK

Etats-Unis (1993). 2 h 07. Réal. : Steven Spielberg. Scén. : Michael Crichton, David Koepp, d'après le roman de Michael Crichton. Dir. photo. : Dean Cundey. Déc. : Rick Carter. Dinosaures *full motion* : Dennis Muren. Dinosaures *live action* : Stan Winston. Superviseurs dinosaures : Phil Tippett. Effets spéciaux dinosaures : Michael Lantieri. Son : Ron Judkins. Mont. : Michael Kahn. Mus. : John Williams. Prod. : Kathleen Kennedy, Gerald R. Molen. Cie de prod. : Universal. Dist. fr. : United International Pictures. Int. : Sam Neill (Grant), Laura Dern (Ellie), Jeff Goldblum (Malcolm), Richard Attenborough (Hammond), Joseph Mazzello (Tim), Ariana Richards (Lex), Bob Peck (Muldoon), Martin Ferrero (Gennaro), Wayne Knight (Nedry), B. D. Wong (Wu).

journées cinématographiques

la musique fait du cinéma

reggae

zouk

jazz

classique

traditionnel

rock

country

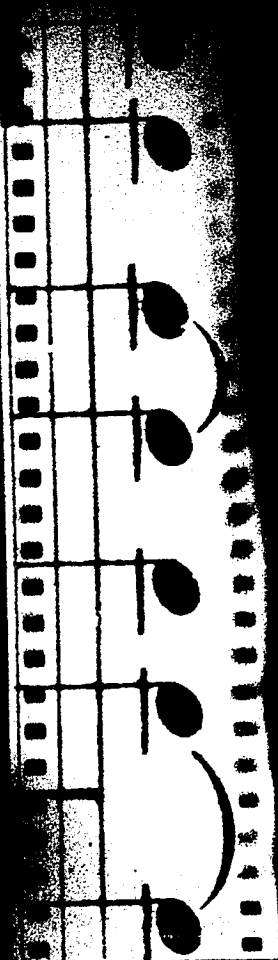
opera

experimental

du 6

au 14

nov. 1993



Carré Saint-Vincent
tél. 38 62 45 68

d'orléans